

VOLTAIRE ET LA LANGUE ANGLAISE

John Leigh

Université de Cambridge

*You taught me language, and my profit on't
Is, I know how to curse¹.*

Commençons avec une agréable rencontre anglo-française, bien qu'elle ait lieu outre-Manche : c'est l'entrevue inoubliable entre Monsieur de Voltaire, ou pour le moins son personnage, et le Quaker, qui se déroule à l'ouverture de la première des *Lettres philosophiques*. Grâce à la verve et la précision descriptive du Français, qui enregistre non seulement ce qu'il voit – par exemple, le chapeau du Quaker à bords rabattus, son air noble et engageant – mais aussi ce qu'il ne voit pas – l'habit *sans* plis dans les côtés, et l'*absence* des boutons sur les poches et sur les manches du Quaker –, on se trouve transporté dans une scène tout à fait imaginable². L'étrangeté de l'Anglais, la curiosité du Français se profilent clairement. Et le dialogue qui suit n'est pas moins vif et immédiat. Il demeure quand même un petit mystère d'autant plus intrigant, vu ces précisions : dans quelle langue le Français et l'Anglais échangent-ils ces propos ? Dans les versions françaises des *Lettres philosophiques*, leur conversation se déroule en français ; dans les éditions anglaises, c'est bien sûr en anglais qu'ils se parlent.

On suppose que c'est en anglais qu'ils poursuivent leur débat. De toute façon, c'est d'une manière anglaise que Voltaire parle dès le début. Dans les premiers échanges, après avoir glissé un pied vers le Quaker, selon la coutume, Voltaire est tout de suite coupable d'un deuxième faux pas – cette fois pas au pied de la lettre : il se lance immédiatement dans des imprécations. « Morbleu », crie-t-il en apprenant qu'il n'est pas baptisé. « Ventrebleu », reprend-il, en suggérant qu'il a oublié que le Christ a été baptisé. En anglais, c'est « *Heavens* » qu'il crie. On se demande alors si « ventrebleu » et « morbleu » dans les versions françaises des *Lettres* amortissent vraiment le choc.

1 Shakespeare, *The Tempest*, acte I, scène 2 (« Vous m'avez appris un langage, et le profit que j'en retire, c'est de savoir maudire »). C'est Caliban qui parle.

2 *Lettres philosophiques*, éd. R. Naves, Paris, Garnier, coll. « Classiques Garnier », 1988, Lettre 1, p. 1-2. Je souligne.

De toute façon, le Quaker, effronté, rejette sans équivoque ces malédictions. Mais quelle est la signification de ces injures lancées tout au début du texte de manière si flagrante ? Bien évidemment, il est ironique que le Français, tellement scrupuleux en ce qui concerne les dogmes et les usages chrétiens, pousse de tels jurons³. Mais nous aimerions suggérer aussi que Voltaire, désireux de plaire à ses hôtes, tente de s'intégrer en Angleterre avec un peu trop d'enthousiasme grâce à la fausse intimité créée par ces jurons. Voltaire illustre la tentation de jurer impunément dans une autre langue, tendance dont nous avons tous été – ou restons – quelque peu susceptibles, peut-on supposer. Montaigne, pour sa part, avouait qu'il jurait beaucoup, mais « plus par similitude que par complexion », vu « sa condition singeresse et imitatrice »⁴. Voltaire les singe et se veut bon Anglais, en respirant leur air profane. Mais il s'est trompé spectaculairement. Le Quaker n'incarne nullement les caractéristiques attribuées aux Anglais. C'est Voltaire qui se trouve, en ce moment, plus typiquement Anglais que son interlocuteur.

En supposant toujours que cette conversation ait lieu dans la langue anglaise, il apparaît que Voltaire se montre ici incapable de s'exprimer plus savamment. Les critiques ont en revanche eu tendance à souligner avec admiration le raffinement et l'assurance de Voltaire. Selon Besterman, il aurait non seulement appris, mais aussi corrigé et perfectionné l'anglais des Anglais spontanément, même en se trompant de mémoire⁵. Mais Voltaire se moque plutôt en se servant d'un lexique anglais tout à fait limité par le désir de faire appel, en jurant, à une fausse intimité entre les interlocuteurs, et par le préjugé qui veut et suppose que tout Anglais parle et s'exclame de cette façon. Or, le Quaker refuse de tels procédés et contredit le penchant notoire des Anglais pour les jurons, et en particulier pour les blasphèmes⁶.

Souvenons-nous : la seule parole anglaise que connaisse Figaro, dont il ait besoin, c'est l'imprécation « *God-Damn* »⁷. C'est d'ailleurs la seule locution

3 Sur l'importance du blasphème, voir Ph. Roussin (dir.), *Critique et affaires de blasphème à l'époque des Lumières*, Paris, Champion, 1998.

4 Montaigne, *Essais*, livre III, chap. 5, « Sur des vers de Virgile », éd. P. Villey, Paris, PUF, 1978, 3 vol., t. III, p. 875.

5 Voltaire se trompe en effet légèrement lorsqu'il transcrit l'épithaphe sur Newton de Pope, qui avait écrit : « *All nature and its law lay hid in night, / God said let Newton be, and all was light* » (« La nature et les lois de la nature se cachaient dans la nuit. Dieu dit, Que Newton soit ! Et tout devint lumière »). Or, Voltaire écrit : « *Nature and nature's laws lay hid in night* ». Besterman l'applaudit : « *Voltaire was no doubt quoting from memory, and succeeded in improving on the original !* » (« Voltaire citait sans doute par cœur, et il est parvenu à perfectionner l'original ! », *Notebooks, OCV*, t. 81 [1968], p. 70, n. 4).

6 Voir Paul Langford, *Englishness identified: Manners and Character 1650-1850*, Oxford, Oxford University Press, 2000, p. 122-124.

7 Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, acte III, scène 5.

connue par Don Juan, selon Byron du moins, lequel s'est sans doute inspiré de Beaumarchais :

*Juan, who did not understand a word
Of English, save their shibboleth, "God damn!"
And even that he had so rarely heard,
He sometimes thought 'twas only their 'Salam*⁸.

Dans le roman *Roderick Random* (1748) de Smollett, grand admirateur de Voltaire, le valet Strap, parti en France où il se francise comme Monsieur d'Estrapes, devient poli, civilisé, mais il croise un jour son ancien maître :

*I asked in the same language [French] if his name was d'Estrapes, to which he answered with a flattering tongue, "The same, at your service." "Are you a Frenchman?" said I. "I have not the honour of being a Frenchman born", replied he, "but I have an infinite veneration for the country." I then desired he would do me the honour to look at me, which he no sooner did than, struck with my appearance, he started back, and cried in English, "O Jesus! – sure it can't! No 'tis impossible!"*⁹

On entend un écho lointain de l'entrevue voltairienne. Smollett joue sur le contraste anglo-français, même si c'est en réalité une rencontre écossais-écossaise. De nouveau le blasphème anglais met en relief la politesse, les compliments flatteurs du Français. La langue française, même dans la bouche d'un valet écossais, lui permet de flatter. À l'aide de cette langue il chatouille, il séduit.

La langue est elle-même une sorte de valet toujours à notre service, charmant et complaisant. D'où la mode, et le prestige qui y était associé, d'avoir à son service, en Angleterre, un valet français ou, faute de mieux, un valet francophone ou, au minimum, un valet avec un semblant d'accent français. Voici une citation tirée d'une comédie du début du siècle :

8 *Don Juan*, chant XI, strophe 12 (1823), dans *Byron*, éd. J. McGann, Oxford, Oxford University Press, 1986, p. 723 (« Juan, qui ne comprit pas un mot d'anglais, sauf leur *shibboleth*, *God damn* ! Et même cela il l'avait si peu entendu qu'il croyait que c'était leur *Salam* »). En déclarant « *And if I laugh at any mortal thing, / 'Tis that I may not weep* » (*Don Juan*, chant IV, strophe 4), le personnage se fait l'écho de Figaro qui déclare : « je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer ».

9 Smollett, *The Adventures of Roderick Random*, chap. 46, éd. D. Grant, Oxford, Oxford University Press, 1978, p. 251-252 (« Je lui ai demandé dans cette même langue s'il s'appelait d'Estrapes, et il a répondu d'un ton flatteur, "Me voici, à votre service". "Est-ce que vous êtes Français ?", ai-je dit. "Je n'ai pas l'honneur d'être né Français", a-t-il répondu, "mais je révère infiniment ce pays". Alors je l'ai prié de m'honorer d'un regard. Aussitôt frappé par mon aspect, il a eu un sursaut et a crié en anglais, "Ô Jésus – Ce n'est pas vrai ! Non, c'est impossible!" »).

SIR WILLIAM. — *I shall show the world that I'm not such a sloven as to keep an English valet : do you hear, if you don't mimick 'em better I shall turn you away.*
 L. REVIERE. — *Me vil take al de care imaginable, Sir*¹⁰.

La langue française est sans conteste la langue de la politesse, véhiculant les arts et les finesses de la civilisation, mais en réalité, cette caractérisation généreuse laisse souvent sous-entendre que les Français sont creux, coupables d'un manque de sincérité et d'une hypocrisie polie. Le français serait ainsi également la langue de la servilité¹¹.

L'Angleterre, qui manque de ce raffinement et de ces grâces, jouit néanmoins d'une liberté qui peut se mesurer linguistiquement. Voltaire examine donc et embouche la trompette anglaise, laissant de côté la flûte française. On trouve dans ses *Carnets* des phrases prononcées vigoureusement, sans hésitation et, il faut le noter, dénuées d'ironie :

124

*In England everybody is publik-spirited—in France everybody is concerned in his own interest only. An English man is full of taughts [sic], French all in miens, compliments, sweet words and loves, curious of engaging outside, overflowing in words, obsequious with pride, and very much self concerned under the appearance of a pleasant modesty. The English is sparing of words, openly proud and unconcerned. He gives the most quick birth, as he can, to his taughts, for fear of loosing his time*¹².

*We have begun in France to write pretty well, before we have begun to think. English on the contrary. Is not one thought whorthy of remark in Voiture or Malherbe*¹³.

- ¹⁰ Susanna Centlivre, *The Beau's Duel Or a Soldier for the Ladies* (1702), dans *The Plays of Susanna Centlivre*, éd. Richard C. Frushell, London/New York, Garland, 1982, p. 5 (« SIR WILLIAM. — Je montrerai au monde que je ne suis pas oisif au point que j'entretiens un valet anglais. Entendez-vous ? Si vous ne les imitez pas mieux, je vais vous chasser. L. REVIERE. — Je m'en occuperai scrupuleusement, Monsieur »). Robert Lovelace (dans *Clarissa* de Richardson) possède lui aussi un valet français, l'impeccable et loyal M. de La Tour.
- ¹¹ Les Français sont de « doux hypocrites dans leurs cérémonies serviles et impertinentes » (« *genteel hypocrites in their cringes and impertinent ceremonies* ») selon Thomas Nugent (*The Grand Tour* [1756], London, Ganesha, 2004, 4 vol., t. IV, p. 13).
- ¹² Voltaire, *Notebooks*, OCV, t. 81, p. 54 (« En Angleterre, chacun se préoccupe de la chose publique – en France, chacun se préoccupe uniquement de ses propres intérêts. Un Anglais est plein de pensées, un Français ne se soucie que de postures, de compliments, de mots doux et caressants, s'attache à des apparences séduisantes, déborde de mots, obséquieux avec orgueil, et très préoccupé de lui-même sous des apparences de modestie agréable. L'Anglais est économe en mots, ouvertement fier de lui et détaché du reste. Il donne naissance le plus rapidement possible à ses pensées par peur de perdre son temps »).
- ¹³ *Ibid.*, p. 55 (« Nous avons en France commencé à écrire assez bien avant d'avoir commencé à penser. C'est le contraire en Angleterre. Il n'y a pas une seule pensée qui soit digne d'être notée chez Voiture ou Malherbe »).

C'est une esquisse fascinante : la poésie prime la pensée en France. C'est le contraire en anglais. Dans ces notes, Voltaire reprend à son compte les lieux communs de l'empirisme. Les deux exemples témoignent d'un décalage tranchant entre les modalités de penser et d'écrire. Ce contraste résulte peut-être de trajectoires historiques et culturelles opposées, mais paraît également tenir étroitement aux caractéristiques des deux langues¹⁴.

La langue française s'avère-t-elle plus ensorcelante que l'anglais¹⁵ ? L'Angleterre, ou la langue anglaise, aident-elles Voltaire non seulement à écrire, mais à penser librement, différemment ? Nation et langue, langue et nation, cause et effet s'entrelacent ici.

Il s'ensuit de ce contraste entre nos deux langues une difficulté, voire une impossibilité de traduire fidèlement. Quand l'abbé Desfontaines publie, à l'insu de Voltaire, sa traduction française de l'*Essay on Epic Poetry*, Voltaire gémit :

*the stile besides is after the english fashion, so many similes, so many things which appear but easy and familiar here, would seem to [sic] low for your wits of Paris. In short I know nothing so impertinent as to go about to translate me in spight of my teeth*¹⁶.

« [...] le style suit la mode anglaise : tant de comparaisons, tant de choses qui paraissent simples et familières, sembleraient cependant bien vulgaires aux beaux-esprits de Paris. En bref, je ne connais rien de plus impertinent que de vouloir traduire mes écrits contre ma volonté », ou, mot-à-mot, « contre mes dents »¹⁷. On voit donc que cette réflexion apparaît assez tôt dans sa carrière, à moins que Voltaire, avec un clin d'œil typique, ne se serve justement d'une figure ici. L'abondance des figures est en effet identifiée comme un symptôme du style anglais, ce qui pourrait être étonnant, sinon contradictoire. Selon les exemples relevés dans les *Carnets*, le français semblerait plus propice à l'abstraction. Tocqueville observera, après la Révolution, que l'anglais (celui des Américains) est en effet plus figuratif que le français, mais Voltaire sous-entend ici que c'est déjà le cas. Pourtant l'anglais, plus terre-à-terre par rapport au français, résisterait à l'essor poétique. D'ailleurs, la prééminence du génie triomphant de Newton, qui n'avait jamais quitté son pays natal, semblait confirmer cette impression. Le contemporain de Voltaire, Albrecht Haller,

14 Voir le chapitre consacré au « relativisme voltairien » en ce qui concerne le style et les langues dans l'ouvrage de David Williams, *Voltaire: literary critic*, SVEC, n° 48 (1966), p. 194-244.

15 Selon Wittgenstein, « la philosophie [...] est une lutte contre l'ensorcellement de notre intelligence par le moyen du langage » (*Philosophical Investigations*, § 109, Oxford, Blackwell, 1997, p. 47e).

16 Voltaire à Thieriot, 21 avril [2 mai 1728] (D333).

17 Voltaire commet ici une petite erreur d'usage et mélange deux expressions, « *in spite of* » et « *in the teeth of* ».

séjournant également en Angleterre en 1727, s'est érigé comme l'arbitre suisse et germanophone dans ces questions : la force et l'ampleur de la langue anglaise n'encourageaient pas, selon lui, les beautés de la poésie¹⁸.

Les *Lettres philosophiques* sont ponctuées d'exemples qui témoignent de la licence impétueuse du style anglais vis-à-vis des bienséances délicates de sa langue. Voltaire ailleurs dans son œuvre proteste qu'il n'aime pas les citations : « Je n'aime point à citer ; c'est d'ordinaire une besogne épineuse : on néglige ce qui précède et ce qui suit l'endroit qu'on cite, et on s'expose à mille querelles »¹⁹. Citer étant une démarche aléatoire et futile, mieux vaudrait détourner son regard. Mais, dans le *Dictionnaire philosophique*, ce qui suit cette remarque est bien sûr une citation : « Il faut pourtant que je cite Lactance »... Dans les *Lettres philosophiques*, Voltaire s'avère un véritable « citophile », pour reprendre un terme qu'il invente dans son conte *Les Deux Consolés*. Dans les lettres sur la vie intellectuelle en Angleterre, ce sont pour la plupart des citations qui illustrent la prosodie anglaise. Or, il est remarquable de constater que si l'on relève ces extraits, se dessine une autre histoire des Anglais. L'une après l'autre, les citations, apparemment destinées à illustrer des points de linguistique, de poétique, ou de forme, mettent tacitement l'accent sur la mélancolie des Anglais.

Ainsi, il choisit de Shakespeare la fameuse tirade du « *To be or not to be* »²⁰. À titre d'exemple, il cite par ailleurs cet extrait de Dryden : « *When I consider life, 'tis all a cheat ! Yet fool'd by hope, men favour the deceit* »²¹. Il est vrai qu'il choisit de Wycherley un passage inspiré par Molière, mais c'est son *Misanthrope*. Il cite le poème lugubre sur Cromwell de Waller²². Finalement, on en arrive à Pope. Il choisit des mots tirés de son poème comique, *The Rape of the Lock*. Mais, encore une fois, c'est un moment plutôt introspectif que Voltaire semble valoriser²³. Ne discutant que les qualités formelles de ces extraits, qui sont majestueusement sombres, Voltaire communique une vision des Anglais dans laquelle le caractère implicite des observations garantit leur force. Il introduit des nuages dans un ciel clair. En effet, le Londres de Voltaire ressemble autrement à celui de Canaletto, bénéficiant d'un improbable ensoleillement. Oui, on y est libre, mais libre d'être plus malheureux, plus pessimiste. Dans

¹⁸ Voir Albrecht Haller, *Tagebücher seiner Reisen in Deutschland, Holland und England*, St. Gallen, Hausmann, 1948, p. 122.

¹⁹ *Dictionnaire philosophique*, article « Bien (tout est) », *OCV*, t. 35 (1994), p. 421.

²⁰ *Lettres philosophiques*, Lettre 18, éd. cit., p. 106.

²¹ *Ibid.*, p. 107 (« Quand je considère la vie, ce n'est qu'un mensonge. / Mais leurré par l'espérance, l'homme encourage la trahison »).

²² *Ibid.*, Lettre 21, p. 122.

²³ *Ibid.*, Lettre 22, p. 126 : « Umbriel à l'instant, vieux Gnome rechigné, / Va, d'une aile pesante et d'un air renfrogné, / Chercher, en murmurant, la caverne profonde / Où, loin des doux rayons que répand l'œil du monde, / La Déesse aux vapeurs a choisi son séjour », etc.

sa correspondance ultérieure, Voltaire n'exprime jamais le désir de vivre en Angleterre, mais d'y mourir²⁴.

En conclusion, nous préférierions nous abstenir de répéter le commentaire fameux mais quelque peu usé de Lanson : Voltaire, arrivé en tant que poète en Angleterre, la quitterait en tant que philosophe, *morbleu* ! Toutefois, nous aimerions suggérer que sur la grâce et la douceur d'une langue, Voltaire greffe la force et l'ampleur de l'autre, et que le frisson entre les deux, et les perspectives qu'il offre, devrait jouer un rôle primordial dans la vacillation entre Voltaire anglophile et Voltaire anglophobe.

²⁴ Voir, à titre d'exemple, sa lettre à Fawkener du 16 janvier [1753] (D5160).